

d'Israël en distinguant des traditions rattachées à la région de Harrân, qui s'expliquent assez bien dans le contexte du X<sup>e</sup> s. av. n. è., de la tradition exilique ou post-exilique d'"Ur en Chaldée" comme origine d'Abraham.

Les douze chapitres suivants essaient de faire le point sur notre connaissance de la géographie et de l'histoire des Araméens, région après région, en commençant par les territoires situés à l'ouest de la moyenne vallée de l'Euphrate et en terminant par la Babylonie, chaque pays étant généralement illustré par une carte en couleur.

Le ch. III présente le pays de Laqê sur le Moyen-Euphrate, à sa jonction avec le Habur inférieur. Après une étude détaillée de topographie historique pour identifier les principaux tells de cette région, l'auteur présente la documentation médio- et néo-assyrienne en interprétant l'histoire cette région comme celle d'une confédération assez lâche de cheikhs araméens et nord-arabes, dans la zone d'influence plus ou moins forte de l'Assyrie mais avec des liens particuliers avec le royaume de Hamat.

Remontant la vallée du Habur, l'auteur présente ensuite "Nisibe et les Témânites" p. 109-133), l'état araméen dont Nisibe a été un moment la capitale ayant été conquis par Adad-nirari II en 896. Il passe ensuite à Gôzân/Guzana (= Tell Halaf) aux sources du Habur, au moins un moment sous le contrôle du Bêt-Bahyân qui s'étendait dans la haute vallée du Balih, avec des sites comme Harrân et Tell Abyad. Le caractère araméen de la population de cette région est reconnu non seulement par la documentation néo-assyrienne mais aussi par les inscriptions araméennes anciennes de Tell Halaf et de Tell Fekheriye ainsi que par les tablettes araméennes de la région de Ma'allânâ, conservées aux *Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles*, dont Lipiński assure la publication. L'histoire de cette région semble complexe: apparemment Gôzân serait devenu une province assyrienne sous Assurnasirpal II, vers 870, et aurait été ensuite intégrée au royaume du Balih vers 830, sous le roi Kapara, avant de redevenir province assyrienne en 808.

Plus au nord, le Bêt-Zammân était centré sur le Haut Tigre avec sa capitale Amida/Diyarbakir; il occupait vraisemblablement la plaine entre le Tigre et le Tur Abdin. Ce royaume fut intégré dans l'empire néo-assyrien dans le dernier tiers du IX<sup>e</sup> s. mais sa population garda sa culture araméenne (cf. les *bny zmn*, "fils de Zammân", dans une tablette araméenne de Tell Shioukh Fawqani) en partie jusqu'à aujourd'hui.

Le chapitre VII présente le dernier royaume araméen important de Haute Mésopotamie, autour de la boucle de l'Euphrate: le Bêt-'Adini, en pleine expansion durant la première moitié du IX<sup>e</sup> s. et qui résista plusieurs années aux assauts de Salmanazar III. Cette région resta de culture araméenne jusqu'à la chute de l'empire néo-assyrien comme le montrent les inscriptions araméennes de Hadatu/Arslan-Tash et les tablettes araméennes de Til-Barsip/Masuwari/Tell Ahmar et de Burmarina/Tell Shioukh Fawqani. Cependant l'identification d'Ahuni du Bêt-'Adini avec le fils de Hamiyatas, proposée par Lipiński (p. 183-185), reste une pure conjecture.

Avec le royaume d'Arpad/Bêt Gush (p. 195) commence l'étude des royaumes araméens de Transeuphratène. Ce royaume dont la capitale semble avoir été 'Azaz avant de devenir Arpad vers la fin du IX<sup>e</sup> s., s'étendait apparemment entre la boucle de l'Euphrate et la vallée de l'Oronte. La proto-histoire de ce royaume telle qu'elle est proposée par Lipiński reste très conjecturale, de même que la proposition

## SYRIË

LIPÍŃSKI, E. — The Aramaeans. Their ancient history, culture, religion. (*Orientalia Lovaniensia Analecta* 100). Editions Peeters, Leuven, 2000. (24 cm, 696). ISBN 90-429-0859-9. € 95,-.

Bien que très maniable, ce gros livre est impressionnant, non seulement par ses dimensions (près de 700 pages imprimées avec de très nombreuses notes en bas de pages) mais surtout par sa présentation, son illustration (noir et blanc et couleur) et la densité de son contenu. En fait, ce 100<sup>e</sup> numéro de la série '*Orientalia Lovaniensia Analecta*' constitue une sorte d'encyclopédie sur les Araméens jusqu'à leur incorporation dans l'empire néo-assyrien avec de nombreuses références à leur histoire postérieure. E. Lipiński nous présente ici une synthèse richement documentée, fruit de ses nombreuses recherches antérieures.

Après une courte préface et la liste des abréviations, le premier chapitre traite de la pré- et proto-histoire araméenne, en tenant compte surtout de la documentation mésopotamienne qui, par la mention des *Ahlamu* et des *Sutu*, jette quelque lumière sur la proto-histoire de groupes araméens dès le XIII<sup>e</sup> s. av. n. è., avant la mention claire des Araméens dans les inscriptions de Tiglath-phalazar I<sup>er</sup> (1114-1076). Le chapitre II s'efforce ensuite d'apprécier historiquement et géographiquement les légendes patriarcales sur les origines araméennes

d'identification du toponyme louvite *Masuwari* avec l'araméen MŠR. La stèle araméenne de Milqart trouvée à Breidj et les trois stèles de Sfiré, ainsi que quelques petites inscriptions sur ivoire ou sur sceaux révèlent l'importance de ce royaume araméen à la fin du IX<sup>e</sup> et dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> s., ainsi que l'influence qu'y exerçait le *turtanu* néo-assyrien Shamshi-ilu. Outre l'identification plus ou moins probable des nombreux toponymes mentionnés dans les annales assyriennes et dans les stèles de Sfiré, l'auteur propose la succession royale: Gush (vers 890ss), Hadram (vers 860ss), 'Attarsumki I (vers 830ss), Bar-Hadad (vers 800ss), 'Attarsumki II (vers 780ss), Mati'-il (vers 754ss).

Le chapitre IX: Kittik ou Bêt-Şullûl, reste un des plus hypothétiques; il est révélateur qu'il ne soit illustré par aucune carte. Avec le royaume de Sam'al (ch. X), de dimensions limitées à l'est de l'Amanus, l'auteur est sur un terrain plus ferme car, outre la documentation néo-assyrienne, les fouilles menées dans la capitale, Zencirli, ont mis au jour plusieurs inscriptions royales importantes en phénicien (Kilamuwa), dans un dialecte araméen local "samalien" (Hadad, Panamuwa, Ördëkburnu) et en araméen d'empire (Bar-Rakkab). Lipiński propose finalement la succession royale: Gabbâr (vers 900-880), Bânihu (vers 880-870), Ḥayyâ(n) (vers 870-850), Sha'il (vers 850-840), Kilamuwa (vers 840-810), Qarli (vers 810-790), Panamuwa I (vers 790-750), Bar-Şur (vers 750-745), un usurpateur (vers 745-740), Panamuwa II (vers 740-733), Bar-Rakkâb (vers 733-713/1). On notera que même si la lecture proposée (p. 233, note 6) reste souvent incertaine, le classement de l'inscription d'Ördëkburnu parmi les inscriptions samaliennes paraît justifié par les quelques mots pratiquement assurés (*ḥlbbh, lrbk'l 'lh*).

L'auteur consacre son plus long chapitre au royaume de Hamat et Lu'ash avec une confrontation des principales sources: louvites, néo-assyriennes et araméennes (stèle de Zakkur, graffiti et poids). Il rejette l'identification de Qarqar avec Hamat (p. 265) à cause de leur mention dans des inscriptions parallèles; cependant rien n'empêche que l'on utilise un nom de pays (*ḥmt*) à côté de la mention de sa capitale (*qrqr*). Son analyse détaillée le conduit à proposer la succession royale: Parita (vers 900-870), Urḫilina (vers 870-840), Uratami (vers 840-807), Zakkûr (vers 807-780), un roi inconnu (vers 780-750), 'Azriyau (vers 750-738), Eni-ilu (vers 738-730), Yau/ilu-bi'di (vers 730-720).

Le chapitre XII consacré à Şobah ou Bêt-Rehob est assez déconcertant car, déniait toute valeur historique à la mention biblique d'"Hadadézer fils de Rehob, roi de Şobah" (2 Samuel 8,3), l'auteur en est réduit à exploiter la mention très controversée d'un roi Baasa dans le monolithe de Kurkh, reconnaissant par ailleurs que Şobah/Bêt-Rehob a été intégré dans le royaume de Hamat au moins dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> s.

Le dernier royaume araméen étudié est celui de Damas où les sources égyptiennes, assyriennes et araméennes (stèle de Tell el-Qadi, petites inscriptions de Hazaël) sont confrontées à la tradition historiographique biblique analysée de façon critique. On notera, là encore, certaines propositions peu communes de topographie historique comme, par exemple, le fait que Tell el-Qadi ne serait pas l'ancienne ville de Dan mais celle d'Abil-Mayin, aussi appelée Abel-Bêt-Maaka (p. 372). La succession royale proposée p. 407 paraît assez vraisemblable.

Le chapitre XIV est consacré aux Araméens de Babylonie, les plus difficiles à cerner car il s'agissait plutôt de tribus que de royaumes. Après avoir proposé de rattacher les Chaldéens

au domaine araméen et souligné le mélange des populations araméennes et nord-arabes, l'auteur essaie de préciser le territoire et l'histoire de chacune des tribus araméennes mentionnées dans les textes néo-assyriens même si notre connaissance de ces tribus se réduit souvent à celle de leur nom (en particulier p. 439-485). À cause des lacunes de la documentation, les Araméens de Babylonie échappent presque totalement à l'historien.

Les derniers chapitres (XV à XVIII) constituent un essai de vision synthétique de la société (nomadisme, royauté, dignitaires), de l'économie, du droit et de la religion des Araméens. L'auteur met particulièrement en valeur des traditions juridiques araméennes bien illustrées par les *adê* et par les tablettes araméennes du VII<sup>e</sup> s. qu'il a la charge de publier.

Après la synthèse de P.-E. Dion (*Les Araméens à l'âge du Fer: histoire politique et structures sociales*, Études bibliques NS 34, Paris, 1996), cette petite encyclopédie sur les Araméens mérite d'être dans toutes les bibliothèques orientalistes. Bien que très bien présentée, elle est parfois un peu difficile à lire car elle entre dans de nombreux détails et propose de nombreuses hypothèses basées sur l'étymologie ou des rapprochements plus ou moins convaincants avec diverses langues anciennes. Le débutant aura parfois du mal à s'y retrouver, et à bien distinguer ce qui est assuré, probable, vraisemblable ou pure conjecture. Même si de nombreuses conjectures seront discutées et finalement non retenues, par son érudition et son abondante bibliographie, ce livre est une référence indispensable pour le chercheur dans un domaine important mais souvent oublié — parce que non unifié politiquement — du Proche-Orient ancien.

E.P.H.E., Paris,  
septembre 2007

André LEMAIRE

\* \*  
\*

CUSSINI, E. (Ed.) — A Journey to Palmyra. Collected essays to remember Delbert R. Hillers. (Culture and History of the Ancient Near East 22). Brill Academic Publishers, Leiden, 2005. (24,5 cm, XXII, 258). ISBN 90-04-12418-7. ISSN 1566-2055. € 133,-; \$ 179.00.

Für September 1999 hatte Delbert Hillers (1932–1999) zusammen mit Eleonora Cussini eine längere Forschungsreise nach Palmyra geplant, doch sein plötzlicher Tod machte diese Absicht zunichte. Unter der Leitung von Frau Cussini haben sich nun andere wenigstens im Geiste in die berühmte syrische Karawanenstadt begeben. Herausgekommen ist eine sehr brauchbare, geschmackvoll ausgestattete Gedenkschrift, die mit Beiträgen zur Kultur, Sprache und Geschichte Palmyras den Forschungsstand in seiner ganzen Breite spiegelt und die meist in ziemlicher Vereinzelung betriebenen Teilgebiete immerhin für den Augenblick zu einer Gesamtschau vereinigt. Die dreizehn Aufsätze sind alphabetisch nach Verfasseramen angeordnet und werden durch eine gemeinsame Bibliographie samt Indizes erschlossen, vielen sind mitunter ausgezeichnete Abbildungen beigegeben:

Kh. Al-As'ad [sic!], F. Briquel-Chatonnet und J.-B. Yon (1–10: „The Sacred Banquets at Palmyra and the Function of the *tesseræ*: Reflections on the Tokens Found in the Arşu Temple“) widmen sich den *tesseræ* aus dem 1980 entdeckten Arşu-Tempel — kleinen, meist aus Terracotta gefertigten

Plättchen also, die als „Eintrittskarten“ für Kultmähler dienten. Alle 125 dort regulär gefundenen Exemplare gehören demselben Typ an (sie enthalten nur die beiden Namen *tym<sup>ˈ</sup>md* sowie *td<sup>ˈ</sup>wt / tr<sup>ˈ</sup>wt* oder, nach herkömmlicher Lesung, *tb<sup>ˈ</sup>wt*) und lagen wohl zusammen in einem später umgestürzten Gefäß: waren sie bei der Zerstörung des Gebäudes noch nicht ausgeteilt oder wurden sie beim Betreten des Speisesaales wieder eingesammelt? Nach den Autoren wiesen paläographische Kriterien auf eine Datierung in die Mitte des zweiten Jahrhunderts n.Chr. und betonten die Beliebtheit des Arṣu-Kultes damals, wenigstens bei den Mitgliedern des Stammes Matabōl. Leider bleiben aber zahlreiche allgemeinere Fragen diese noch immer rätselhafte Textgattung betreffend unbeantwortet.

Anschließend stellt S.P. Brock (11–25: „Greek and Latin Words in Palmyrene Inscriptions: A Comparison with Syriac“) die 75 griechischen Lehnwörter im Palmyrenisch-Aramäischen zusammen und vergleicht den Befund mit dem Syrischen. Die meisten Begriffe, davon 19 ursprünglich lateinische, entstammen den Bereichen Architektur, Verwaltung und Militär; 16 Wörter sind im Syrischen überhaupt nicht belegt (andere allein in den frühesten Texten), was einen spürbar engeren griechisch-aramäischen Kulturkontakt in Palmyra nahelegt (vgl. Rez., „Das Aramäische in den römischen Ostprovinzen“, *BiOr* 63 [2006], 15–39, bes. 26–31). Interessant sind einige lautliche Besonderheiten: griechisches *v* verschwindet in einigen Fällen, wohl durch Assimilation; *prgmtt<sup>ˈ</sup>* für *πραγματεύτης* „Agent, Repräsentant“ bezeugt die im Semitischen recht seltene Dissimilation zweier gleicher „emphatischer“ Laute, da für griechisches *τ* beide Male */t/* erwartet wäre (bei verschiedenen Emphatica geschieht so etwas häufiger, vgl. C. Brockelmann, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen* I, Leipzig 1908, §88, und besonders zum Akkadischen [„Geers’ Gesetz“] E.E. Knudsen, *JCS* 15 [1961], 84–90); */l/* als Entsprechung von griechischem *ρ* im Abstraktum *plhdrwt<sup>ˈ</sup>* „Vorsitz, Leitung“ (< *πρόεδρος*) ist dagegen durchaus nicht so ungewöhnlich wie man glauben könnte: andere Beispiele bei indogermanischen Lehnwörtern sind etwa syrisch */sappīlā/* „Saphir“ statt hebräisch und qumran-aramäisch *spyr /sappīr/* und reichsaramäisch *hmrkl /hamarakal/* „Finanzrat“ für persisch */hmāarakar/*, ferner jüdisch *šlšlh /šelselā/* „Kette“ für gemeinsemitisch *\*/širširat-/* (K. Beyer, *Die aramäischen Texte vom Toten Meer* II, Göttingen 2004, 320). Außerdem könnte man noch auf den inneraramäischen Umkehrfall */l/ > /t/* in *hrs<sup>ˈ</sup>* „Hüfte“ hinweisen (K. Beyer, *Die aramäischen Texte vom Toten Meer* I, Göttingen 1984, s.v., p. 585), und überhaupt werden diese dentalen Liquide auch anderswo im Semitischen vertauscht (E. Lipiński, *Semitic Languages*, Louvain 2001, §17.5). Was die Morphologie angeht, scheint die Neigung, Fremdwörter dem aramäischen Deklinationssystem einzugliedern, im Syrischen noch weiter fortgeschritten zu sein als im Palmyrenischen, obwohl sich auch dort schon entsprechende Tendenzen abzeichnen, die freilich mit dem Sprachtod abbrechen.

E. Cussini selber (26–43: „Beyond the Spindle: Investigating the Role of Palmyrene Women“) ist mit einem weiteren ihrer gründlich recherchierten Aufsätze zur Stellung der Frau in Palmyra vertreten: Frauen begegnen als Empfängerinnen von Ehreninschriften sowie als Stifterinnen von Weiheinschriften, zudem konnten sie offenbar genauso wie Männer, mitunter sogar anstelle von diesen, über Teile von Grabanlagen verfügen und damit handeln (gleiches dürfte

darum wohl auch für andere Formen von Eigentum gelten). Dem stehe, so die Verfasserin, die recht traditionelle Ikonographie gegenüber, in der Frauen durchgehend Attribute wie Spindel und Fäden zugewiesen werde. Doch müssen diese Attribute vielleicht nicht unbedingt und in jedem Fall explizit auf den häuslichen Bereich allein verweisen, sondern könnten auch nur noch als weibliche Symbole gedient haben. Löhnen würde sich wohl in jedem Fall eine umfassend angelegte rechtsvergleichende Studie zu römischen und örtlichen Gepflogenheiten, um die Tiefendimension solcher Erscheinungen besser zu erfassen.

Sodann gibt M. Gawlikowski (44–73: „The City of the Dead“) einen Überblick über die palmyrenische Grabarchitektur. Ihre auffälligste Erscheinungsform, Turmgräber, die sich zu Nekropolen gruppieren, kenne zwar Parallelen in den Nachbarkulturen des syrischen Raumes, habe jedoch in Palmyra eine spezifische Gestalt angenommen. Dort nämlich (wie bereits Agnes Henning in ihrer Dissertation aus dem Jahre 2001 nachgewiesen hat) sei der Innenraum, einschließlich unterirdischer Erweiterungen, konsequent für eine möglichst große Zahl oft mit Skulpturen im griechischen Stil versehener Grablagen — im Falle des Elahbel-Turms bis zu dreihundert Plätze! — genutzt worden. Dieselbe Zielsetzung habe auch spätere bauliche Entwicklungen wie platzsparende Ecktreppen statt der älteren Rundtreppen beeinflusst. Nach dem ersten Jahrhundert n.Chr. teilten sich immer mehr Familien eine Grabanlage, was laut Verf. das Entstehen einer städtischen Mittelklasse in Abgrenzung zur traditionellen Stammesstruktur widerspiegeln und die althergebrachte Vorstellung vom Grab als „ewiges Erbe“ unterlaufe; den inschriftlich gut bezeugten Transfer solcher Stätten behandelt ja auch Frau Cussini in ihrer Studie (s.o.). Mit dem späten zweiten Jahrhundert n.Chr. nehme der Gebrauch von Sarkophagen in der charakteristischen Gestalt von Bankettliegen zu: auf ihnen demonstrierten die Verstorbenen ihren wachsenden Reichtum. Unterirdische Grabanlagen und sichtbare „Grabtempel“ ergänzten nun die Turmbauten rings um die Stadt und die Oase, die Veränderung des gesellschaftlichen Gefüges fand ihr sichtbares Gegenstück auch in den Totenstädten.

Abweichungen im Aufbau der rund 180 palmyrenischen Ehreninschriften schenkt A. Gianto (74–88: „Variation in Palmyrene Honorific Inscriptions“) eine ausführliche Analyse: die Reihenfolge der einzelnen Konstituenten (Empfänger; Art des Ehrerweises; Stifter; Grund der Ehrung; der stereotypische Ausdruck *lyqrh* „zu seiner / ihrer Ehre“; Datum) erlaube eine Gliederung in drei Haupttypen mit jeweils kleineren Variationen. 83 Inschriften nennen an erster Stelle den Empfänger („Typ 1“), sechs den oder die Stifter („Typ 2“), zehn das Datum („Typ 3“). Nach Meinung des Rez. erlaubt diese Fülle verschiedener Formen im Vergleich mit dem griechischen Inschriftenformular den Schluß, daß in Palmyra das Aramäische in lebendigem Gebrauch gewesen ist (vgl. „Die Palmyrener in der griechisch-römischen Welt“, *Klio* 87 [2005], 445–458, bes. 447–450). Auch sprachliche Neuerungen im Palmyrenisch-Aramäischen wie der Ausfall der Endung */-ū/* beim „Perfekt“ der dritten Person Maskulinum Plural in der Aussprache (vgl. J. Cantineau, *Grammaire du Palmyrénien épigraphique*, Le Caire 1935, 56f) sprechen dafür und weisen auf ein ostaramäisches Dialektkontinuum.

Drei neue Inschriften, die im Jahre 2002 von Christie’s bei zwei Auktionen in New York angeboten wurden, bearbeitet A.D. Gross (89–102: „Three New Palmyrene Inscriptions“).

Vor allem die erste, eine frühe Grabinschrift (83 n.Chr.), verdient Aufmerksamkeit, da sie zwei zuvor unbelegte architektonische Begriffe enthält: *psyq'* „Aushöhlung(?)“ (von der aramäischen Wurzel *psq* „schneiden, meißeln“; es gibt keine wirklich schlagenden Parallelen, aber in einer arsakidisch-aramäischen Inschrift aus Tang-e Sarvak wird dasselbe Verb auffälligerweise für eine Statue gebraucht: W.B. Henning, „The Monuments and Inscriptions of Tang-i Sarvak“, *Asia Maior* 2 [1952], 151–178, hier p. 174) und *'sp'* „Torraum“ (von akkadisch *asuppu*, bereits aus anderen aramäischen Sprachen bekannt), dazu nun auch den schwierigen Namen oder Beinamen *'šgd / 'šgrt*; unsicher ist, ob in diesem Text *hdt'* erstmals als Nomen „Renovierung“ gebraucht wird oder doch einfach als attributives Adjektiv im *status emphaticus*. Die beiden anderen Stücke sind kurze Reliefaufschriften und enthalten kaum sprachlichen Besonderheiten, höchstens vielleicht die auffällige Schreibung *nbwz* — ohne hypokoristische Endung! — für das schon bekannte Hypokoristikon *nbwz'* (von *nbwzbd*).

B.A. Levine (103–117: „Lexicographical and Grammatical Notes on the Palmyrene Aramaic Texts“) macht verschiedene Beobachtungen zur Sprache der palmyrenischen Inschriften. Zunächst führt er eine Reihe Verben an, die auf Grund der konsonantischen Schreibung oder des sprachvergleichenden Befundes als Formen des Dopplungsstammes (Pa<sup>e</sup>l) zu bestimmen seien. Einige Ergänzungen: von *brk* „segnen“ (105) bezeugt das Element \*/-barak-/ in Personennamen (viele Beispiele finden sich in keilschriftlichen Muraššu-Texten: M.D. Coogan, *West Semitic Personal Names*, Missoula 1976, 69; vgl. daneben Συμτβαρακου = /šeməšbarak/: D. Feissel/J. Gascou, „Documents d'archives romains inédits du Moyen-Euphrate“, *CRAIBL* 1989 [1990], 535–561, hier p. 547) neben dem verbreiteten passiven Partizip /barik/ auch ein aktives „Perfekt“ des Grundstammes, wobei wohl ein „onomastischer Archaismus“ vorliegt; *hdt* „erneuern“ (105) ist in dem Personennamen *šmšhdyt* „der Sonnengott erneuerte“ aus Hatra auch aramäisch belegt (H10a,2; 10b,3; 10c,2; 10d,2; 94; 119; 344,1 bei K. Beyer, *Die aramäischen Inschriften aus Assur, Hatra und dem übrigen Ostmesopotamien*, Göttingen 1998), da das Graphem {y} als Vokalbuchstabe für /e/ auf die Pa<sup>e</sup>l-Form /ħaddet/ weisen muß; *qrb* „opfern“: der Gebrauch des Kausativstammes ist kein Spezifikum des Hebräischen, sondern kommt, neben dem wesentlich häufigeren Dopplungsstamm, auch im Aramäischen vor (Beyer, *Aramäische Texte* I, s.v., 685f); deverbale Adjektive und *nomina agentis* nach der Bildungsweise *qattāl* (106) sollten nicht automatisch dem Dopplungsstamm zugeschlagen werden (vgl. J. Fox, *Semitic Noun Patterns*, Winona Lake 2003, 260, zu diesem Problem), vor allem dann nicht, wenn sie, wie z.B. /qaššāt/ „Bogenschütze“, von Primärnomina abgeleitet sind; *nšb* „aufstellen“ und „pflanzen“ (107f) werden nicht nur von A. Tal, sondern auch von anderen Aramaisten einer einzigen Wurzel subsumiert (cf. Beyer, *Aramäische Texte* I, s.v., p. 640). — Überdies behandelt Verf. den Kausativstamm von *byn* mit der Bedeutung „(gesetzlich) festlegen“ als palmyrenischen Sonderfall infolge eines semantischen Wandels der erwarteten Grundbedeutung „zu verstehen geben“; für /tašmīš/ ist die Übersetzung „Gebrauch, Dienst“ wohl Teixidors „administration“ vorzuziehen (richtig PAT, s.v., p. 421), obwohl Verf. das nicht ausdrücklich sagt; als eine weitere Pluralform von /rabbān/ „Anführer“ dürfte *\*rbrbnyn* /rabrabānīn/ dienen (Dan 4,33; 5,1.2.3.9.10.23; 6,18; 4Q550c,3; im älteren

Aramäisch nur als st. cstr. und mit Suffixen belegt). — Von übergreifender Bedeutung sind schließlich die Vergleiche palmyrenischer Rechtsbegriffe mit ihren oft verblüffend exakten Parallelen in den aramäischen Verträgen vom Toten Meer, denn hier zeigt sich wohl das gemeinsame Erbe der reichsaramäischen Rechtstradition (vgl. Rez., „Die Palmyrener in der griechisch-römischen Welt“, *Klio* 87 [2005], 445–458, hier 451f).

M.C.A. Macdonald (118–129) legt eine sorgfältige Neubearbeitung der fünf zweifelsfrei safaitischen Graffiti aus Dura Europos vor, vier davon wurden im „Tor der Palmyrener“ gefunden. Ein Text (S1) scheint wegen der Vokalbuchstaben einen gewissen Einfluß aramäischer Schreibgewohnheiten zu verraten (strenggenommen ist jedoch {'} in *gṯm'*, wenn Macdonalds Lesung stimmt und der Buchstabe zudem als *Emphaticus*-Endung zu deuten ist, keine *mater lectionis*, sondern eine historische Schreibung, wie sie offenbar auch in anderen altordarabischen Dialekten vorkommt; vgl. dazu meine Bemerkung in *BiOr* 63 [2006], 197).

Zwei weitere kleine Texte macht der Beitrag von Chr. Müller-Kessler zugänglich (130–136: „Zwei palmyrenische Relieffragmente“). Ein Fragment entstammt wohl Raubgrabungen und ist im britischen Kunsthandel aufgetaucht, das andere wurde im Jahre 2001 durch das Wiener Auktionshaus Dorotheum versteigert. Unangemessen wirkt freilich die Übersetzung des für Grabinschriften typischen Weherufs *hbl* („Ach!“) mit „Schade!“ — der Verfasserin wäre doch etwas mehr Stilgefühl zu wünschen.

K. Parlasca (137–149: „Zu palmyrenischen Inschriften auf Reliefs“) zeigt wie ein Detektiv einige Unzulänglichkeiten der palmyrenischen Faszikel des *Corpus Inscriptionum Semiticarum* im Lichte der Forschungsgeschichte auf, korrigiert die vertauschten Inventarnummern von zwei palmyrenischen Büstenreliefs im Louvre und spürt verschiedene verschollene Reliefs im weltweiten Kunsthandel auf. Eines davon, aus Wien, liegt in der Bearbeitung von Frau Müller-Kessler im selben Band vor (s.o.).

K. Saito (150–165: „Palmyrene Burial Practices from Funerary Goods“) beschäftigt sich mit den noch wenig erforschten Bestattungsbräuchen Palmyras und bietet einleitend dazu eine nützliche Synopse der älteren Literatur. Anders als der Hauptstrom der Forschung, die sich in diesem Bereich zumeist auf kunstgeschichtliche Aspekte beschränkt, inventarisiert Verf. die Grabbeigaben, vor allem Schmuck, Lampen und andere Kleinteile, die man in erster Linie Frauen mitgab; dabei stellt er aber fest, daß teils auch Mitglieder der Oberschicht (falls die bildlichen Darstellungen auf Reliefs hier zuverlässige Rückschlüsse auf den gesellschaftlichen Status erlauben) ohne Grabbeigaben bestattet wurden.

A. Schmidt-Colinet und Kh. Al-As'ad (166–180: „A New tessera from Palmyra. Questions of Iconography and Epigraphy“) behandeln die Ikonographie einer im Jahre 2001 gefundenen *tessera*, nachdem schon der erste Beitrag des Bandes diese Textgattung ins Auge genommen hatte. Die sitzende Frauengestalt auf der Vorderseite sei auf Grund der allgemeinen ikonographischen Tradition als Stadtgöttin Palmyras nach hellenistischem Vorbild zu bestimmen (die kleine Figur zu ihren Füßen könnte dann eine Personifikation der Efqa-Quelle darstellen), wohingegen der Mann mit priesterlicher Kopfbedeckung auf der Rückseite durch die Beischrift als „Moqimo, Sohn des [...]“ ausgewiesen werde; Vergleichbares zu Sujet und Stil auf der Vorderseite habe man auf palmyrenischen *tesserae* aber bislang nicht gefunden. Die

Verf. datieren das Stück wegen vergleichbarer Darstellungen auf Münzen aus Antiochien und Apameia am Orontes zwischen der zweiten Hälfte des ersten Jahrhunderts v.Chr. und der ersten Hälfte des ersten Jahrhunderts n.Chr., der archäologische Kontext — ein Heiligtum mit engem Bezug zur Efqa-Quelle? — könne jedoch noch nicht hinreichend gedeutet werden.

Schließlich stellt J. Teixidor (181–225: „Palmyra in the Third Century“) die Geschichte Palmyras im dritten Jahrhundert n.Chr. detailreich, nuanciert und vor einem breiten Hintergrund dar. Unter Kaiser Septimius Severus und seiner aramäischstämmigen Frau Julia Domna öffneten sich höchste Kreise in Rom neuen geistigen Strömungen aus dem Orient, während mit den Sassaniden an der östlichen Reichsgrenze eine neue Macht erstarkte. Diese Voraussetzungen ließen Palmyras Bedeutung und damit auch das Selbstbewußtsein der Aramäer in Syrien wachsen: Odenathus, der Herrscher der Karawanenstadt, erreichte durch militärische Erfolge den Höhepunkt seiner Laufbahn und dehnte seinen Einfluß auf ganzen Alten Orient aus; nachdem erst seine Ermordung im Jahre 267 n.Chr. diesen kometenhaften Aufstieg beenden konnte, erstrebte Königin Zenobia, seine Frau, die Unabhängigkeit von Rom und führte Palmyra somit in die Katastrophe von 272/3.

Als Zugabe erhält man ein sehr knappes Resümee der einzelnen Beiträge sowie einen Abriß von Hillers' wissenschaftlicher Laufbahn mit Schriftenverzeichnis. Nüchtern, doch mit Stil, hält dieses Buch die Erinnerung an einen verdienten Erforscher Palmyras wach. Der Wissenschaft dient es in doppelter Hinsicht: einmal als Einführung in wichtige Bereiche der palmyrenischen Kultur, zum anderen als Aufarbeitung neuen Materials. Das ist mehr, als die meisten Festoder Gedenkschriften leisten.

Universität Leiden, April 2007

Holger GZELLA

\* \*  
\*

RYAN, S.D. — Dionysius Bar Salibi's factual and spiritual Commentary on Psalms 73–82. (Cahiers de la Revue Biblique 57). Editions Gabalda, Paris, 2004. (24 cm, XIX, 251). ISBN 2-85021-156-4. ISSN 0575-0741.

Dionysius bar Salibi (d. 1171) was born in Melitene (now Malatya in south east Turkey) and became bishop of Amid (now Diyarbakir) in 1167. He was a major figure in the “renaissance” of Syriac literature in the twelfth and thirteenth centuries, along with Michael the Syrian and Gregry Barhebraeus. His literary output was varied and covered canon law, liturgy, polemics, commentaries on Greek works on logic, and theology. It also included many homilies, almost all of which are now sadly lost. He is perhaps most famous (particularly in the Syrian Orthodox Church) for his commentary on the entire Bible. Yet like his earlier East Syrian counterpart Isho'dad of Merv, he was not an original exegete but a compiler of valuable earlier traditions, some of which would not otherwise have survived, and it is this feature that makes his commentaries particularly valuable to modern scholars.

Stephen Ryan's study of Bar Salibi's commentary on Psalms 72–83 follows on from the work of Marjorie Simpkin, whose 1974 Melbourne PhD dissertation covered the first seventy two psalms. However, in contrast to Simpkin who

produced a diplomatic edition of the earliest MS, Z, which dates from the twelfth or thirteenth century, Ryan's edition is an eclectic one. This was in order to offer the reader a corrected text, but also because of the poor quality of the microfilm of Z and the incomplete nature of the microfilms of some other early MSS. Ryan records all variant readings, but admits himself that this has the effect of making the apparatus cluttered and not always helpful to the reader in terms of the manuscript history.

Ryan provides a short introduction to the author's life and a survey of Bar Salibi's works. He evaluates modern editions of Bar Salibi's biblical commentaries, demonstrating how the terms “factual” (*su'ranaya*) and “spiritual” (*ruchanaya*) are used. These distinct approaches are reflected in the physical appearance of certain manuscripts of Bar Salibi's commentaries where there are separate columns for the different types of exegesis. This created complications for scribes, since the “factual” and “spiritual” columns are often of different lengths and widths, and sometimes there is a third “mixed” (*mefathka*) column. Ryan notes that although Bar Salibi was the only Syriac commentator to adopt the synoptic format, there are similar arrangements in the layout of some Syriac chronicles, for instance that of Dionysius of Tel-Mahre and also the *Chronicle* of Bar Salibi's contemporary Michael the Great, where the material was laid out in three columns, relating mixed, state and church events. Ryan argues that Bar Salibi's factual commentary was placed by him in the “inferior” inner column, while the more exalted mixed but largely spiritual commentary was placed in the “superior” outer column, where according to Dorothea Weltecke, Michael's record of ecclesiastical events was given pride of place. In the Psalms commentary, Bar Salibi offers a factual commentary on each psalm, then a longer, mixed factual and spiritual commentary. Ryan believes that in the manuscript tradition the original format of Bar Salibi's work on Psalms was a synoptic one, with the factual and mixed commentaries in different columns. However, some of the MSS present the different commentaries sequentially, perhaps because scribes were daunted by the difficulty of the layout.

The sources of the two types of commentary bear out to a large extent previous findings by Simpkins on Bar Salibi's work on Psalms and by various scholars on his commentaries on other biblical books. The chief but unacknowledged source for around half the material in the factual commentary is Isho'dad of Merv, himself a compiler of earlier exegesis but also a member of the Church of the East. In the mixed (both factual and spiritual) commentary, an important source is “Andrew of Jerusalem” for the first twenty six psalms (and thus those biblical lemmata are often from the Syro-Hexapla). Another exegete cited is the otherwise unknown Zur'o of Nisibis. In addition, Bar Salibi evidently used both the long and short Syriac recensions of the work on Psalms by Athanasius of Alexandria, and drew heavily on the vast Psalms Commentary of Daniel of Salah.

In Ryan's edition of the commentary on Psalms 73–82, the major exegetical sources are indicated in the English translation that faces the Syriac text, by typographical means such as italics and underlining. This method reveals at a glance the nature of what Bar Salibi himself terms a *kunasha*, a catena or collection of scholia on obscure passages rather than a systematic commentary. Simpkin and Ryan agree that Bar Salibi's aim in producing the Psalms

commentary was the edification of monks, for whom the Psalms were a focus of private meditation and public liturgy. However, the sheer length of the work seems to have led to its deliberate abridgement in some later MSS.

The apparently narrow scope of Ryan's monograph — the edition of a mere ten psalms — is thus deceptive. This is a careful and thorough study, succinctly presented, providing a considered critique of existing scholarship on Bar Salibi and of his relationship to earlier and contemporary exegesis.

Oxford, August 2007

A.G. SALVESEN

\* \*  
\*

EDZARD, L. — Arabisch, Hebräisch und Amharisch als Sprache in modernen diplomatischen Dokumenten. Grammatikalische, lexikalische und stilistische Probleme in synchroner und diachroner Perspektive. Verlag Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 2006. (24,5 cm, 303). ISBN 978-3-447-05338-9. € 78,-.

This book has two quite unexpected and refreshing aspects for which the author merits the warmest praise. First of all the inclusion of Amharic together with Arabic and Hebrew in such a contemporary thematic study as the legal language of diplomatic documents is definitely a surprising novelty. Whereas modern standard Arabic and Hebrew, as the official Semitic languages of modern States, have received a considerable degree of attention, their unusual combination with Amharic, the language of an African State, considered of interest only to the *Ethioplisants*, opens new and broader perspectives not only into diplomatic terminology and legal neologisms but also into other linguistic problems common to modern Semitic. It will be interesting to add in the future also the legal and diplomatic idiom of Tigrinya as the official Semitic language of the recently created State of Eritrea (since 1993) together with a comparison with what has been done up to now in Amharic.

The second aspect concerns the use of a phonetic transcription for the Hebrew texts and terms rather than the cumbersome historical methods often employed for transcribing Israeli Hebrew. It demands a really modern approach and an open mind to transcribe both *t* (ת) and *ṭ* (ט) by the same symbol *t* and to use the digraph *ch* for rendering a historical *h*, thus for instance *ba-vitcha* for בַּבְּטָחָה 'in security' (p. 153: 31). However the spirantization of the *b*, *k*, *p* consonants in post vocalic position at morpheme boundary, as in the example above, is not generalized in standard Israeli Hebrew, especially not after *u* 'and', consequently transcribing for instance *u-vi-rtsu'at 'azza* may sound somewhat pedantic to native ears. This is even more true as far as geminated consonants are concerned. Geminaton of consonants has disappeared completely from standard Israeli Hebrew of the Ashkenazi kind<sup>1)</sup> therefore such accumulation of geminated consonants

as for instance in *yəqaddəmu šittuf pə'ulla madda'i və-hinnukhi* 'will promote scientific and educational cooperation' (p. 65: 21) is not compatible with the Israeli Hebrew pronunciation and it is difficult to see in what way it serves the "morphophonologischen Transparenz innerhalb der einzelnen Lemmata und transkribierten Abschnitte" (p. 15). There also are a few erroneous vocalizations which could be avoided by checking the text with a Hebrew language speaker, for instance: *martsim 'orachim* 'visiting lecturers' (65: 22) for *orchim*, *hesder zamani* 'temporary agreement' (70: 24) for *zmani* or *mədina chabbara* 'state member' (100: 2) for *chavera*. The same applies to the Amharic transcription as far as some consonant geminations are concerned, but in this case the easiest way would have been to check in the Tables of verbs in W. Leslau's *Reference Grammar of Amharic* included in the bibliographical list at the end of the book.

The present work is based on a habilitation thesis presented in 2000 at the Bonn University and as such is characterized by its careful arrangement, the thematic and chronological diversity of sources, a very helpful series of indices (pp. 217-303) and a great wealth of bibliographical material. To the references on Amharic should be added an important article by L. Fusella<sup>2)</sup> who, as a lawyer and perfect connoisseur of Amharic, strongly criticized the clumsy syntax of the Ethiopian legal documents and the tendency to use loan words where local terms could easily be coined. Many of the contemporary texts analysed in the book come from the archives of the United Nations but other historical documents are also used and the author even starts the book with a discussion on the term *Vertrag* by quoting a paragraph from the peace agreement between Ramses II and Ḫattušili III in both ancient Egyptian and Babylonian versions and also examines the structure of another antique Mesopotamian document (pp. 31-36).

Among the texts reproduced and analysed partially or in their entirety there are several agreements between certain Arab States or the PLO on the one hand and the State of Israel on the other hand, thus allowing a direct comparison between the Arabic and Hebrew versions of the same text. There seem to be no major differences in the wording of the documents, formulated according to their English models, and in both languages there is a tendency to gradually replace borrowed terms by local terminology. This is not surprising considering that eight Arab States have their own Language Academies (since the year 1918 when the first one was established in Damascus). Even the Israeli Parliament voted quite recently the establishment of an Academy of the Arabic language, considering that Arabic is the second official language in the country. A brief analysis of the methods of neologism-coining by the language Academies of Arabic, Hebrew and Amharic might have been of interest to Semitists and linguists interested in language modernization especially in view of the revival of Hebrew and of Arabic diglossia. It seems that the Arab Academies have a more puristic approach limiting themselves to Arabic roots whereas in modern Hebrew, in particular at its early stage, Aramaic and Arabic roots were borrowed and adapted to Hebrew morphology. In Amharic,

<sup>1)</sup> For the «Arabized Israeli Hebrew standard» beside the Ashkenazi standard, in which some speakers preserve historical geminations, see: Haim Blanc, The growth of Israeli Hebrew, *Middle Eastern Affairs* 5 (1954): 385-392 and *id.* Israeli Hebrew texts, *Studies in Egyptology and Linguistics in Honour of H.J. Polotsky*. Jerusalem, Israel Exploration Society 1964: 132-152.

<sup>2)</sup> Luigi Fusella, Osservazioni linguistiche sull'amarico moderno, *Atti del Convegno Internazionale di Studi Etiopici - Roma 2-4 Aprile 1959*. Rome Accademia Nazionale dei Lincei 1960: 81-88.

on the other hand, Gə'əz still represents an important source for creating new terms but in scientific jargon English terms are not fully proscribed.

As for the comparison between Arabic and Amharic diplomatic texts, the author examines certain paragraphs of the Charter of the Organization of African Unity (from 25.05.1963) in both languages (pp. 180-193). Although not a specialist on Ethio-Semitic, the author gives proof of his acute linguistic intuition by drawing our attention, in discussing paragraph 3 of the Charter, to the fact that whereas an English present tense is translated in Arabic by the form *yaf'al*<sup>3</sup>, in Amharic a compound gerund is used making the resultative nuance more evident (p. 188). We may specify that in Amharic the compound gerund serves quite often to express an actual present with telic verbs, as for instance in the opening of the news on the electronic media with the formula: *ahun zena-w-n ḡämmäränall* 'Now we are starting the news (lit. now we have started the news)'<sup>3</sup>). In connection with paragraph 24 L. EDZARD points out the rendering of English passive constructions by active expressions both in Arabic and Amharic. Let us add that it is natural considering that in normative Semitic the passive voice is used only when the performer of the action is not mentioned, which is not the case in the paragraph under scrutiny.

While discussing the preamble to the Treaty, the author is right in pointing out the apparent difference in syntax between the Arabic and Amharic texts in rendering the English participles and adjectives which stand at the opening of each sentence (p. 184), namely: *Convinced...*, *Conscious...*, *Inspired...*, *Determined* etc. In Arabic the sentence structure and word order follow quite faithfully the English text, thus: *muqtani'ina... wa-muqaddirina... wa-madfū'ina... wamušammimīna...* etc., whereas in Amharic this expression is rendered by an infinitive governed by the preposition *bä*: *... bä-mamän... bä-märrädat* (and not *bä-märäddät*)... *'alama bä-männäsasat* (rather than *bä-mänäsasat*<sup>4</sup>) etc. and, due to the prevalent SOV word order, is placed at the end of each clause. However in functional terms the two constructions are identical. The Arabic participle in the accusative of state (*ḥāl*) and the Amharic infinitive preceded by the preposition *bä*- have both the function of a present gerund and render an action or state concomitant with the action of the main verb<sup>5</sup>).

These are only a few examples of the many interesting linguistic problems raised by putting side by side texts in Semitic languages used for modern ends. It is a pioneering enterprise and L. EDZARD should be warmly encouraged to further explore the common and divergent aspects of the linguistic and socio-linguistic material on the modern Semitic tongues.

Jerusalem, August 2007

Olga KAPELIUK

<sup>3</sup> See Olga Kapeliuk, 'Evidentiality, absolute present and factivity in Neo-Ethiopic historiography', *Rocznik Orientalistyczny* 59 (2006): 124-141 (here 130-133) and *id.* Reflections on the Ethio-Semitic gerund, *Proceedings of the 13th International Conference of Ethiopian Studies - Kyoto 12-17 December 1997*. Kyoto 1997: 492-498 (here 496-497).

<sup>4</sup> See Thomas Kane, *Amharic-English Dictionary* (Wiesbaden, Otto Harrassowitz 1990) s.v. *tänäsassa*.

<sup>5</sup> See Olga Kapeliuk, *Nominalization in Amharic* (Wiesbaden, Otto Harrassowitz 1988) pp. 54-55.

#### KORTE AANKONDIGING

KAIZER, T. — The Religious Life of Palmyra. A Study of the Social Patterns of Worship in the Roman Period. *Oriens et Occidens* 4. Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2002 (24 cm, 305). ISBN: 3-515-08027-9. € 64,-.

This book, written by "an ancient (Roman) historian with a particular interest in ancient religions, but also with sufficient knowledge of a number of Semitic languages" (p. 24), intends to describe the religion of Palmyra in its own right, looking at the social structures in this unique Graeco-Aramaic city. The introductory chapter describes the city and its bilingualism. Chapter I studies the population of Palmyra, criticizing the alleged "static" division between its "civic" and "tribal" constituents, each with their own religion. Chapter II offers a detailed survey of the sanctuaries, the gods and their cults, using inscriptions, archaeology and art history. Included are studies of the sacred gardens of two gods and of the Efqa spring (p. 124-148). Here and elsewhere, occasionally parallels from other cities (like Dura Europos) are adduced. Chapter III discusses the rhythms of religious life: sacrifices, food and other prohibitions (p. 183-189), two unpublished sarcophagi (p. 179 f.), *lectisternia* (the problem of the "sacred marriage"), a New Year's Festival. Chapter IV studies the worshippers, priests and benefactors known from the inscriptions. Here are discussed the ritual meals (including *marzeah* –never funerary), funerary foundations (euergetism), and some lesser known topics.